

Le Temps, 3 novembre 2006

«A l'avenir, le marché du travail exigera trois langues au moins»

Questions à

Anne-Claude Berthoud

Professeure de linguistique et coordinatrice du projet européen «Dynamique des langues et gestion de la diversité» (DYLAN)

En début de semaine, une cinquantaine de chercheurs européens se sont retrouvés à l'Université de Lausanne afin de lancer le projet de recherche sur les langues DYLAN (lire aussi LT du 19.10.2006). Avec le souci de valoriser la diversité linguistique du Vieux Continent et de promouvoir les compétences en matière de langue. Les conseils de l'initiatrice du projet pour les chercheurs d'emploi de demain.

Le Temps: Quels sont les principaux objectifs de ce projet de recherche?

Anne-Claude Berthoud: Nous faisons le pari que la diversité linguistique n'est pas un obstacle mais un atout. Au niveau stratégique, par exemple: la diversité linguistique permet de confronter des argumentations très différentes. C'est une assurance contre les solutions toutes faites, contre le prêt-à-penser. Chaque langue véhicule son propre mode d'action. Etre capable de jongler entre ces diverses façons d'argumenter et d'agir est un énorme avantage, sur le marché de l'emploi notamment.

- Selon vous, trois langues seront indispensables demain pour être compétitif sur le marché de l'emploi. Pourquoi?

- A court terme, l'anglais peut suffire. A l'avenir, il sera nécessaire mais plus suffisant, parce que tout le monde le parlera. Ce qui fera la différence sera la maîtrise d'une troisième, voire d'une quatrième langue. Toutefois, affirmer cela implique de chan-

ger notre regard sur les langues. Il ne s'agit plus de savoir tous ces idiomes aussi bien que sa langue maternelle, mais de développer son répertoire plurilingue, comme ressource permettant de s'adapter à la diversité des situations.

- Pourtant, l'anglais règne partout en maître?

- Dans leur discours, les milieux économiques limitent leurs exigences à la maîtrise de l'anglais. Mais, dans la pratique, c'est différent. Entre collègues, avec les clients et les fournisseurs, la diversité linguistique est un défi quotidien. L'entreprise est devenue multilingue. Malheureusement, on ne valorise pas assez cette évolution. Le discours de l'entreprise valorise l'anglais comme unique langue véhiculaire. Le projet DYLAN va faire l'investigation des pratiques réelles au niveau des entreprises, des organisations européennes et des hautes écoles. Du haut en bas

de l'échelle hiérarchique. Il veut faire le lien entre les pratiques, les représentations et les documents. Idéalement, il faudrait qu'il y ait une cohérence entre les règles, les savoirs et les façons d'agir.

- Quel est le rôle des systèmes éducatifs?

- Ce sont eux qui vont transmettre cette nouvelle vision des compétences à construire. L'école a le pouvoir de faire germer, se développer ces nouvelles idées. Mais il s'agit d'une entreprise à très long terme. Les résistances sont fortes. Et puis, l'école n'aime pas la notion de compétences partielles, elle peine avec l'idée d'une maîtrise suffisante et non parfaite d'une langue étrangère. Il y a des résistances au niveau du coût aussi: pour les responsables des budgets, l'anglais suffit et c'est tellement moins cher de s'y limiter. Alors que la question est de savoir ce qu'on y perd en termes de profondeur et d'efficacité.

Propos recueillis par F. Bi